

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dimanche

Carol Dunlop

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dunlop, C. (1979). Dimanche. *Liberté*, 21(3), 45–48.

Dimanche

CAROL DUNLOP

Ce n'est qu'aujourd'hui et pourtant... tu fonds de l'autre côté de ce regard, tu lèves les yeux et tu sais que jamais auparavant tu n'as osé vivre à ce point-là. Un peu plus tard — beaucoup plus tard, en fait : vous avez fait l'amour pendant des siècles et des heures, vous enivrant sans relâche l'un de l'autre, doucement et avec un consentement toujours renouvelé au ravissement premier, vous laissant aller au gré de cette houle immense ; vous vous êtes caressés et aimés de toutes les façons possibles ; chacun se dit : ce n'est pas possible, et vous allez même jusqu'à prononcer les mots à haute voix, mais dans l'intimité ; et le regard vous capte de nouveau et vous vous étreignez longuement, doucement et ce geste que tu as pour lui toucher les cheveux n'est pas dénué de tristesse : vous savez fort bien que de telles rencontres se passent ailleurs, toujours plus loin et subitement tu connais profondément un mot, intensité, tu le vis jusque dans ses recoins les plus intimes ; trop tard, tu en as accepté depuis longtemps maintenant les dangers, tu rouvres l'oeil et tout ce temps tes doigts qui n'ont pourtant pas cessé de bouger ne sont pas encore parvenus à la limite du geste, n'ont pas encore atteint l'extrémité de la mèche brune.

Tu t'asseois dans la pénombre, tu allumes une cigarette et tu écoutes sa respiration, tu es heureuse : son sommeil est doux et serein. Tu te lèves et tu le regardes, tu te penches longuement au-dessus du lit, et tu sens que jamais un geste ne te contiendra davantage que ce mouvement par lequel tu te courbes et te redresses au-dessus de cette forme tranquille. Tu le regardes dormir ; jamais auparavant tu n'as connu ce désir de tenir quelqu'un toujours dans tes bras ; jamais auparavant tu n'as compris que tu pouvais le faire par le seul regard et dans une solitude infinie ; non, tu sais que tu n'as jamais vécu une telle douceur et elle grandit ; elle s'amplifie, t'emplit et déborde, et avec une tristesse sans fin tu allumes la lumière dans la salle de bains, tu prends longuement ta douche, tandis que dans la chambre tout demeure calme mais au fond de tout n'y a-t-il pas cet avion qu'il faudra prendre tantôt et que ton esprit envoie sans cesse au fond de la mer, n'y a-t-il pas une liste infime de responsabilités à assumer, nous qui vivions déjà hier ? Quand même sa présence indélébile au fond de toi . . .

Réveil, café ; mais non, c'est le soir déjà. Immobile et triste tu te débats en tentant de garder le calme et le sourire devant cet homme dont le doigt te frôle la joue ; impossible ; ce sanglot profond au fond de la gorge et puis l'éclatement sous la peau ; tu dois détourner le regard et il n'est pas, ne sera jamais dupe ; et bien que tu sentes confusément que ce n'est pas lui qu'une telle tristesse menace tu n'en es pas certaine ; et tu sais que lui absent l'inquiétude ne cessera de grandir, que le cri trouvera une voix ou bien il faudra l'étouffer par une mort quelconque, et il y a un grand trou noir entre tes sourcils ; tu t'appuies le front contre sa poitrine mais le trou ne peut s'emplir de sa chaleur et maladroite tu t'habilles et le suis dehors, tu mets un temps démesuré à placer des choses dans des sacs, des épreuves dans une enveloppe, des lunettes dans leur étui ; mais n'as-tu pas oublié ta brosse à dents ou autre chose et puis non, tu te retournes pour tout vérifier une dernière fois et tu vois une immense tache de moisissure qui s'étend sur le mur et c'est comme si un champignon prenait racine à l'intérieur de ton corps, indélogeable, et dans le couloir tu sens de nouveau la présence ambiguë

des fantômes derrière les portes et il te semble que portes et poignées se multiplient à l'infini et tu te demandes encore une fois pourquoi tu habites ici, dans ce quartier et dans cette maison ; les fantômes moqueurs chuchotent et dans la rue la menace s'alourdit sans se préciser, tu réprimes un cri et il a senti tout cela et il te tient par la main, mais tu t'en veux de ce que maintenant sa tristesse s'étende au-dessus de la tienne comme un parapluie.

Dans le même wagon de métro que toi une femme se retourne lentement et te regarde fixement dans les yeux. Au-dessus d'un corps encore jeune une tête de mort, un visage blanc de cire et des trous à la place des yeux et pourtant ces trous te visent et expriment quelque chose que tu te refuses peut-être à comprendre, mais dans le fond tu sais très bien que tu as tout compris, qu'il te sera désormais impossible de ne pas comprendre ; l'espace d'un instant tu deviens toi-même statue, non pas de cire mais de marbre froid, et il se produit un immense pli dans le visage macabre et d'un même mouvement lent la tête se détourne et tu sais qu'elle rit d'un rire inadmissible, seulement tu es sourde.

Tu le suis comme une somnambule et sur le quai tu regardes passer les voyageurs de nouveau enfermés dans une enveloppe de lumière jaune, qui poursuivent leur itinéraire, et aucune femme ne ressemble à celle que tu viens de rencontrer ; elle ne se trouve ni sur le quai ni dans le train. Tu ouvres vaguement la bouche comme pour lui expliquer, à lui, les raisons de cette pâleur subite, mais tu t'arrêtes : qu'est-ce que tu pourrais bien lui dire ? De nouveau la tristesse augmente et tout en montant l'escalier tu te dis que tu n'as jamais été aussi heureuse, et en haut des marches tu vois une grille noire et derrière la grille une tache rouge, une tache comme de sang, et les dernières marches te demandent un effort épouvantable, il faudrait une force inhumaine pour les gravir et tu regardes brièvement ce grand compagnon et tu voudrais le prévenir, l'empêcher de regarder mais il n'y a plus de danger, dans son regard tu (ne) vois (qu')un chiffon rouge, un vieux mouchoir ou un bout d'écharpe... Comme si de telles choses étaient normales ! et elles le sont peut-être

dans cette ville où tu rencontres sans cesse au bord des trottoirs des sortes de petits tapis roulés et imbibés de pluie.

Vous longez des vitrines qu'occupent des mannequins noirs habillés de blanc : figés et stupides ils maintiennent leur attitude grotesque tout au long de la rue, têtes chauves et luisantes s'empêtrant dans ce pas que tu t'efforces d'adopter comme le tien ; tu sais que si tu t'immobilises tu te confondras aussitôt avec ces vagues reflets de la pluie de tantôt que les réverbères illuminent sur les pavés.

Chez lui enfin et tu sens que ton absence, cette tristesse inexplicable et ton hésitation avant chaque respiration le gênent, et tu sens que tu n'es pas à ta place, qu'il te faudrait peut-être te faire nuage à l'orée de sa vie ; tu ne sais comment enlever ton manteau, où mettre tes bottes, où t'asseoir ; mais la paix ordonnée de l'appartement te rassure et tu comprends que cette angoisse ne le concernait pas, qu'aucune menace ne pèse sur lui ce soir et tu te sens un peu ridicule, tu soupîres peut-être et tu demandes à écouter des sonates pour piano de Mozart et, lâchement peut-être, tu t'ouvres à la musique, tu prends un verre et tu te détends car l'instant tu le sais est éternel ; tu le regardes et le sourire renaît, aussi franc, aussi doux et entier qu'au début et tu renverses la tête contre le dossier de cuir et tu te laisses pénétrer par la fraîcheur, et quand il le faut tes cils balaient d'un battement imperceptible d'autres scènes qui se passent pourtant au même moment ; tu te consoles s'il le faut en te disant que cette simultanéité même, peut-être, justifie ton incalculable démission, et à qui appartient cette détresse, tu l'apprendras bien assez tôt. Demain si c'est par télégramme, plus tard dans la semaine si c'est par lettre.